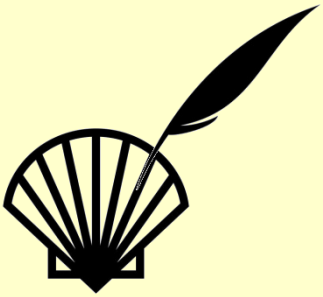
LES PLUMES DU CHEMIN

RECUEIL DE NOUVELLES 2023



Compostelle 2000

Les Plumes du Chemin

Atelier d'écriture de Compostelle 2000

CONCOURS DE NOUVELLES

2023

Recueil des textes retenus

par le jury

Mentions légales

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.
Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle fait par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

2019… Premier concours de nouvelles lancé par « Compostelle 2000 »

2021… Deuxième concours…

Alors, comme une évidence pour l'atelier « Les Plumes du Chemin », en 2023, un troisième concours est proposé.

Il fallait une contrainte, un thème large. C'est ainsi que fut choisi : « Par-delà les frontières », comme un appel à textes de voyages à travers le temps, l'espace, appel à écritures fantastiques, poétiques… les frontières ne sont pas que géographiques…

Cette année, quatre-vingts textes sont parvenus à l'association.

Le jury a lu, relu, délibéré, choisi, et voici treize nouvelles, dont trois récompensées, et une mention poésie.

Merci à tous les participants.

Bonne lecture.

Danièle Tournié

JURY

Danièle Tournié

Véronique Aubertin

Catherine Cellier

Michel Dherbomez

Philippe Grimaud

Dominique Le Masne

Anne-Marie Ribaillier

Membres et sympathisants de l'association Compostelle 2000

Avec la précieuse collaboration de François Robert, membre du conseil d'administration et vice-président de l'association, garant du respect du règlement du concours.

PALMARES

Premier Prix	*Les trois coups* de Joëlle Bernier	17
Deuxième Prix	*Pistillum mundi* de Séverine Denis	21
Troisième Prix	*Hisao Watanabe* de Clémence Mian	25
Mention spéciale Poésie	*Vert-bleu* de Solen Hélias	29

Et par ordre alphabétique des noms d'auteur

Lucien de Sylvain Bataillie	35
Plan d'attaque de Michel Cousin	39
De boite en boite de Emmanuelle Humbertclaude	43

PALMARES (suite)

Black out 46
de Olivier Lebesson

Les yeux verts 51
de Brigitte Lion

Frontières 55
de Sonia Marec

Fuite en avant 57
de Michèle Marsala

Le cœur en miettes 61
de Bernard Marsigny

Joliette en joëlette 65
de Jean K. Sainfort

Quête transatlantique 69
de Lorenza Vincent-Lesbatz

PREMIER PRIX

Les trois coups

Miguel patiente. Pourquoi Miguel ? Il serait bien incapable de le dire. Il s'appelle Mohammed. Mais lorsqu'il s'est présenté, il a répondu Miguel. Pour tout le monde, il est désormais Miguel. Le recruteur n'y avait vu que du feu. En remplissant le formulaire d'embauche, Mohammed avait certes hésité, alors il n'avait inscrit que l'initiale de son prénom.

– Ton prénom ? avait demandé le recruteur.

– Miguel.

– C'est bon, Miguel. On fait un essai.

Par-delà les frontières, de là d'où il venait… il s'était dit qu'il était préférable de se prénommer … de se prénommer autrement ! Il réfléchit. Michel ? Non, pas Michel, trop français. Son accent, ses cheveux, son teint, tout l'aurait trahi. Tandis que Miguel…

Il entend les trois coups, relève la tête, respire profondément. On lui fait signe d'avancer…

Mais pourquoi Miguel ? Il avait répondu sans réfléchir. Il ne sait pas ! Dans son village, on riait de lui. Il voulait faire l'acteur ! Comme Djamel ou Omar ! Oui, mais eux sont nés en France, avait rétorqué son père. A l'école de son village, on leur avait fait

découvrir le cinéma et le théâtre. Il les avait vus, tous les deux, sur un grand écran. Il avait été ébloui. Durant plusieurs jours, son esprit s'était figé, seuls ses membres fonctionnaient. Un automate, il était devenu un automate ! Il sourit en se souvenant de ces quelques jours où son esprit était en apesanteur. Puis il était revenu à lui. Voilà ce qu'il ferait de sa vie. Il en avait parlé autour de lui. On avait bien ri ! Par-delà les frontières des moqueries et du mépris, il avait persisté. Il serait acteur !

Il entend les trois coups, relève la tête, respire profondément. Il avance.

Soudain il sait. Miguel de Cervantès ! Voilà pourquoi ce prénom avait jailli de sa bouche, de sa mémoire. L'homme qui avait donné naissance à Don Quichotte. Quelle découverte que ce personnage haut en couleurs dans cette Espagne du seizième siècle ! Un jour, il jouerait Cervantès, il serait Don Quichotte. Il se l'était promis. Il s'était mis à fréquenter la petite bibliothèque de son école. L'instituteur s'émerveillait de ses progrès. Celui-ci puisait dans sa bibliothèque personnelle pour répondre aux attentes de Mohammed. Il comprit qu'il tenait là un élève prometteur, qui saurait tracer sa route … par-delà les frontières de la misère et des différences culturelles.

Il entend les trois coups, relève la tête, respire profondément. Il avance.

Après la bibliothèque de l'école, ce fut celle du lycée. Car il avait enfin obtenu de ses parents l'autorisation de poursuivre ses études. Ce ne fut pas facile. Ils n'étaient pas riches. Il faudrait vendre une partie du bétail. Son père se montrait inflexible. Et puis Mohammed n'était pas l'aîné, son frère avait la préséance et il fallait marier ses sœurs. Il avait dû batailler. L'instituteur avait pesé de tout son poids. A bout d'arguments, celui-ci avait même failli renoncer. Heureusement son grand-père était intervenu, l'avait soutenu dans son projet et allait participer aux frais dans la mesure de ses petits moyens. La voix de l'ancien importait et cela avait suffi pour fléchir son père. Par-delà les frontières de la tradition, il poursuivrait son chemin.

Il gagna la grande ville. Il avait trouvé un petit emploi de plongeur dans un restaurant pour touristes fortunés. Il travaillait tard le soir. Cela lui suffisait, il avait peu de besoins. Le jour il suivait les cours au lycée et le peu de temps qui lui restait était consacré à la lecture. Là, il garda son secret bien enfoui au plus profond de son cœur. Il prétendit vouloir être médecin, comme le lui avait conseillé son instituteur, qui lui avait fait découvrir Molière. Il souriait : il serait médecin malgré lui.

Il entend les trois coups, relève la tête, respire profondément. Il avance.

Il lut les grands auteurs. Il fit d'abord preuve d'humilité. George Sand, Alphonse Daudet, Jean Giono lui révélèrent une France du dix-neuvième siècle et du début du vingtième, provinciale et rurale dans laquelle il se sentit à l'aise. Puis il

aborda Victor Hugo, Emile Zola et tant d'autres qui le transportèrent par-delà les frontières du réel et du possible. Tous ces grands personnages qui le bouleversaient et participeraient désormais à son devenir ! Il afficha une curiosité et une gourmandise sans limites pour la littérature française. Au fil de ses lectures, il comprit que le désir ne suffit pas. Il faut à l'acteur un bon texte comme il faut au charpentier un bon bois. Un bon texte, c'est une belle histoire et une belle écriture car le bon bois se travaille avec de bons outils. Reste au charpentier à montrer la maitrise de son art. Et cela s'apprend, se travaille ! Il lui fallait rejoindre la France, partir par-delà les frontières pour étudier l'art théâtral. Il quitta son pays pour devenir médecin…

Il n'entend pas les trois coups.

– Alors quoi, Miguel ! Tu rêvasses ? Tu le démarres ce camion poubelle ! Il y a encore cinq rues à faire dans ce quartier !

Mohammed relève la tête, respire profondément et appuie sur l'accélérateur de la benne à ordures. Il sourit. Il est en France et dans sa poche il tient serré contre lui son premier cachet d'acteur.

Hier soir il a joué.

Joëlle Bernier

DEUXIEME PRIX

Pistillum mundi

Matin de printemps
De l'éphéméride j'arrache
Le dernier hiver.

Quand l'aide-soignante est entrée dans ma chambre et a ouvert les volets, des larmes ont perlé sur l'ourlet de mes yeux de cocker fatigué.

– *Ben ? qu'est-ce qui vous arrive Marianne… vous êtes triste ce matin ?*

Je ne réponds pas. D'abord ils ne comprennent pas ce que j'essaie de dire. Oui, je sais, ce n'est pas clair du tout cette marmelade qui sort d'entre mes lèvres réduites par l'âge à une lame de couteau émoussée. Pourtant, moi, je sais bien ce que je veux dire. Je souris à la jeune femme. Je la connais bien maintenant, mais elle m'agace. Elle me parle comme si j'avais six ans ! Insupportable… je pourrais être sa grand-mère.

Je ne suis pas triste, je suis émue. Dieu merci, il nous reste ça à nous les « alzheimerisés » de l'an 21. On n'a même que ça, et nos émotions qui remontent des profondeurs d'une vie souvent dense, ou tout en retenue, qui mettent à mal nos visiteurs. Incroyable… ils ne savent pas quoi faire, détournent le regard, quand certains ne sortent pas pour renifler dans le couloir. Ils croient qu'on ne se rend plus compte de rien. Ils chuchotent.

–*La pauvre… elle est dans son monde, hein ? Mon Dieu… quelle misère… Alors tu vois Jérôme, moi, ça, quand je serai vieille…, jamais !*

Ma fille, je l'adore… mais si je pouvais m'exprimer comme je veux, trouver les mots qui conviennent, je lui dirais d'arrêter de croire que l'on fait ce qu'on veut lorsqu'on parvient, sans bien s'en rendre compte, à un insupportable état de dépendance quasi totale, doublé d'une conscience modifiée et comme épurée des scories d'une pensée dite « civilisée ». Va-t'en expliquer ça à tous ces médicastres qui, avec un air affligé, expliquent à mes proches *qu'on ne peut plus rien faire…* Évidemment qu'ils ne peuvent rien contre l'inéluctable ! Pas la peine de s'en prendre aux « plaques amyloïdes » supposées engluer mes neurones. Une vie est une vie. Et comment on leur explique ce que l'on ressent vraiment, nous, en dedans ? Parce que les plaques amyloïdes n'ont pas tout torpillé dans notre substance grise, grise comme le restant de cheveux que les aides-soignantes nous plaquent sur le crâne sous prétexte *qu'on ne peut plus rien en faire* non plus !

Fenêtres ouvertes, la fin de l'été s'engouffre tout en douceur dans ma chambre. Je suis contente, on m'a changée de chambre. La précédente était au nord. Il y a longtemps que j'ai renoncé à peindre, d'ailleurs j'ai oublié comment on tient un pinceau… c'est la lumière franche du jour qui me fait le plus de bien. Elle m'apaise, la lumière, elle m'illumine la tête parce qu'à chaque fois je sens que c'est une journée de plus, quelques heures en rab de vie pendant lesquelles mes souvenirs, bien qu'organisés façon puzzle bouleversé, vont se pointer à l'horizon de mon esprit comme autant de fleurs flottant dans un vent impromptu.

1923. Ça, je m'en souviens, c'est mon année de naissance. La première fois que le toubib, responsable de l'établissement où je végète maintenant, m'a demandé ma date de naissance, je n'ai pas su lui dire. C'était cuit pour moi. Il a regardé ma fille d'un air désolé et a fait un sourire qui semblait accueillir un résultat décevant de bulletin scolaire. Ce qu'il ne sait pas, le toubib, c'est que je n'ai pas su répondre parce qu'il ne m'a pas laissé le temps dont j'ai besoin pour trier mes mots, fleurs lâchées au vent dans mon esprit libéré de toute limite à l'imaginaire, à l'authentique, quoi. Ma fille me tenait la main comme on serre la main d'une enfant. De sa part, ça me faisait du bien, mais en même temps je sentais bien que quelque chose allait fondamentalement changer dans ma vie.

L'ultime feuille
S'accroche et résiste
Au vent glacial.

Je ne sais plus non plus quand c'était, mais l'automne était sublime. Ma maison n'était pas d'un grand luxe et ses matériaux pas haut de gamme non plus. Avec Georges, on a fait avec ce qu'il nous restait d'une vie entière. Pas grand-chose en réalité. C'est fou comme l'on peut avoir la sensation d'avoir travaillé dur toute sa vie tout en ayant assez peu à la fin. Quelque chose a dû m'échapper. Le toubib affirme que ce sont « mes » plaques amyloïdes. Il explique ça d'un air docte qui neutralise toute autre hypothèse. Ça vous fige sur place. TINA… *There is no alternative*. Moi, je voudrais lui dire que mon esprit fait du tri, il prépare mon âme, c'est tout, mais le docte gestionnaire d'occupation des chambres de l'EHPAD fait semblant de

m'écouter. Il me sourit comme on fait devant un enfant suspecté d'être trisomique.

Avec Georges, on a vu pas mal de choses au cours de notre vie commune. Mes enfants ne peuvent pas en voir autant, ça me peine un peu. La vie pour eux n'est pas simple. Avec Georges, on n'a pas bien tout compris. Pourquoi nos enfants « galèrent-ils » ? C'est eux qui utilisent cette expression… je l'aime bien ce verbe, il dit bien ce qu'il veut dire. Je le marmonne quelquefois ici, surtout lorsqu'on m'installe mon plateau-repas et que l'aide-soignante habituelle me fait manger comme je le faisais avec mes petits-enfants. Ça bave, ça tombe de ma bouche, ça déborde… J'ai la honte et j'évite de la regarder dans les yeux… Entre deux bouchées, je lui dis « pffff… je *galère* ». Elle parle fort parce qu'elle pense que je n'entends pas. Elle se trompe, j'entends encore assez bien mais les mots se transforment en pistils volant dans les vents printaniers. Je suis contente d'avoir ce mot de mes enfants à disposition. Tant pis si elle ne me comprend pas. La gravité me quitte... Je souris. Je me sens bien dans cette immobilité mesurée. J'ignore le temps, quelque chose pulse très ralenti mais très têtu quelque part dans les plis de mon cou. Je n'ai aucune peur. Ma vie est accomplie. J'attends de m'envoler comme les pistils dans le vent printanier. Je ferme les yeux et voilà je pars... au-delà du monde et de la pesanteur.

Du bout de l'herbe
Aussitôt qu'elle tombe
La luciole s'envole. (Matsuo Basho)

Séverine Denis

TROISIEME PRIX

Hisao Watanabe

Je l'ai rencontré deux jours après mon départ. Vouté, fuyant, il était assis à l'autre bout d'une très grande tablée. Il s'était presque endormi dans sa soupe de lentille dès dix-neuf heures, on avait bien ri. Je pensais le saluer le lendemain, mais c'est quatre jours plus tard que nous nous sommes croisés. J'avais pris du repos puis fait deux petites étapes, rapport à mes ampoules qui n'en finissaient pas de grossir puis d'éclater. Elles étaient tellement énormes qu'on m'avait surnommé l'éclaireur.

Lorsque je l'ai revu, assis sur son banc, ça m'a gonflé le cœur de bonheur. Un Japonais sur Compostelle, ce n'est pas commun, et comme j'avais passé deux ans là-bas, c'était l'occasion de pratiquer la langue !

Je me suis assis à côté de lui, et j'ai commencé par me présenter. Il n'a pas eu la force de me répondre. J'ai commencé à sentir une vague de panique m'envahir : je n'avais pas retrouvé un vieillard japonais sur le chemin au moment où il flanchait pour de bon, quand même ! En rouvrant les yeux, il s'est tourné vers moi, a agité sa main ; il a commencé à parler, d'une voie rouillée. Il avait soif. Je lui ai passé ma gourde. Ses yeux ont brillé, il a ri, je l'ai enfin vu reprendre vie ! J'ai raconté ma petite expérience,

mon voyage au Japon, ma fascination, mon respect pour cette île si pleine de contrastes et de vie. Nous nous sommes remis en route ; ce qu'il était lent ! Il a commencé à me raconter : 83 ans, originaire de la province du Shikoku, il a habité longtemps sur le chemin des 88 temples, un autre pèlerinage que j'espère faire dans ma vie ! Il parlait lentement, avec des tournures bizarres, imagées. On a cheminé ensemble jusqu'au gîte. Il s'est endormi directement, à peine assis sur sa chaise.

Plus que son langage difficile à saisir, c'était l'ensemble du personnage que j'avais peine à appréhender. Désirant en savoir plus, j'ai cheminé à ses côtés. Un escargot amaigri et tenace : on faisait des étapes de douze kilomètres seulement. Parfois, dans la journée, il avait des phases de tremblements.

Petit à petit, j'ai compris, et ça m'a effaré : il voulait mourir. Mais pas au Japon, où la société l'avait déjà mis au rebut, affaire classée : une fille mal mariée à Tokyo, qui avait essayé plusieurs fois de le faire interner pour sénilité ; sa femme disparue sans prévenir. Une histoire comme on en croise sur le chemin, triste, poignante, une vie humaine à bout de souffle qui, ayant tout perdu, commence par mettre un pied devant l'autre : le Compostelle de la dernière chance, la recherche du renouveau, d'une dernière lueur d'humanité.

Ici, sur le chemin, il était redevenu quelqu'un. On l'appelait bêtement « le Japonais », jusqu'au jour où un jeune nippon nous a tous doublés avec une allure sportive : il est devenu « le vieux Japonais », pour ne pas les confondre. Il allait mourir. Tout le monde l'admirait, on parlait de lui, de son état, on lui donnait de l'eau, des fruits, on ajustait son sac. Une petite légende parmi

d'autres ; comme celle d'Alphonse le diabétique avec son âne, ou de Mireille et son fils de six ans, partis de Genève… Lui ne comprenait pas un mot de français, mais voyait qu'il était considéré. Même si j'étais le seul avec qui il avait réellement échangé, nous faisions tous chemin ensemble, il y trouvait un sens.

Il se tuait, pas après pas, consciencieusement : j'avais cru comprendre qu'il était malade, un cancer probablement. Il était pudique là-dessus, mais je le voyais bien : il grimaçait de souffrance et s'endormait de plus en plus tôt, de plus en plus souvent. Pourtant, malgré son comportement si alarmant, j'avais l'impression d'être le seul à voir l'évidence : il ne tenait qu'à un fil ; et ces imbéciles lui resservaient de la soupe, de la saucisse, ou du dessert en plus : la fierté de le revigorer, lui faire reprendre un peu de couleur, peut-être.

À la fin du troisième jour, il m'a poliment demandé de ne plus marcher avec lui. J'ai obéi, mais je n'ai pas pu m'empêcher de me poser mille questions : devais-je aller trouver un commissariat ? Raconter que cet homme allait mourir de par son obstination d'avancer ? Était-ce un fantasme de ma part ?

Plongé dans mes réflexions, je suis arrivé jusqu'à une petite cabane à l'orée d'un bois, charmante. Je me suis arrêté quelques heures ; le temps a filé, j'ai finalement décidé de bivouaquer ici même ; l'instinct me soufflait de rester.

Il est venu, vers 21h. Sa silhouette frêle sous son gros sac à dos, et dans les mains des brassées de plantes. Je n'en connaissais qu'une : la ciguë. Il m'a regardé, a vacillé puis s'est endormi à peine son sac déposé au sol. Alors sans parler (tout était déjà dit

depuis ces trois jours), comme hypnotisé, j'ai ramassé du bois, fait du feu dans les pierres en cercle que d'autres avaient laissées. Je me suis dit que cette petite cabane, avec la lumière qui virait au bleu et la brume de chaleur qui montait, c'était beau pour une fin.

Ma tête bourdonnait, j'étais incapable de raisonner, de comprendre les émotions qui me traversaient. Il s'est levé, a pris sa petite casserole et y a versé de l'eau.

La suite, je ne la connaitrai jamais : pris de panique, j'ai replié mon matelas, rangé mon sac à dos. Nous nous sommes regardés, il a souri faiblement. Je lui ai pris les mains, j'ai ravalé mes larmes et je lui ai souhaité simplement « Ultreïa », bon chemin. Je me suis incliné profondément, puis j'ai fui. J'ai marché toute la nuit sous la pleine lune.

Deux mois plus tard, il y eut un article sur un Japonais retrouvé mort sur Compostelle. Il faisait état des difficultés avec l'ambassade du Japon : tatoué sur tout le corps sauf les poignets et les tibias, c'était un ancien Yakuza, qui avait fait de la prison, et était en cavale depuis douze ans.

Mais moi, je ne l'ai jamais su. J'étais déjà à Fisterra, et je baignais mon corps dans l'Océan. Ce n'est que plus tard que m'est venu ce haïku, en hommage à Hisao Watanabe :

Sur ce chemin
Poussière d'étoile parmi les mille étoiles
Tu te reposes

Clémence Mian

MENTION SPECIALE POESIE

Vert-bleu

Une bande verte frissonnante offrait un spectacle visuel aux reflets minéraux animés au rythme du vent. Puis, sans transition, une bande de bleu azur massif imposant.

Comme Amélie qui ne portait que du vert et du bleu, pour révéler son teint, disait-elle.

Dans le pays d'Amélie, la végétation était dense, drue et la population discrète.

Amélie, familière des pas de côté, ne nommait jamais directement les choses par des mots convenus mais par des analogies.

Seul son regard était franc.

Elle était gauche, elle bégayait et elle avait remarqué que la vie ne se laisse pas emprisonner par des mots tissés d'avance, comme des habits de « prêt-à-porter ». La vie, Amélie préférait la nommer avec des mots nouveaux. Ceux-là, oui sortaient. Pas les mots directs, pas les mots crûs qui s'entortillonnent dans la gorge puis dans la bouche, et sortaient en pâté, transformés, abimés.

C’est pourquoi, Amélie avait pris cette habitude d’habiller toute chose de poésie et d’offrir aux mots le tapis violacé de la bouche pour y éclore des paroles de toutes les couleurs.

Dans son lieu refuge, la forêt, elle s’exerçait. L’écho était meilleur près de la rivière en dessous de la cascade. L’écho et sa voix dansaient ensemble. Leur dialogue la faisait rire.

Elle se détendait et osait de nouveaux mots piochés dans le dictionnaire qui l’accompagnait au quotidien.

A vrai dire, le vacarme des chutes d’eau assourdissait Amélie qui ne percevait pas tout à fait les sons, ce qui ne manquait pas de lui plaire.

En haut, vivaient les autres, ceux qu’elle ne côtoyait pas, ceux qui lui faisaient peur.

A défaut de parole, sa vue était précise.

Amélie pêchait la truite.

Elle savait intuitivement où les trouver.

Elle percevait les reflets argentés plus denses que le miroitement des flots de la rivière lors du passage des poissons.

C’est seulement après la pêche, qu’elle faisait ses vocalises.

Ses poissons, elle les vendait au restaurateur du village d’à côté, le seul homme qui ait pu l’approcher, Max.

Ce jour-là, comme à son habitude, après de bonnes trouvailles de poissons, encouragée par le chant de la cascade, elle commençait sa quête de mots nouveaux. Elle ne remarqua pas que Max l’écoutait en cachette.

Amélie était sauvage. Amélie l’intriguait.

Il ne reconnut pas sa voix, si différente des quelques mots de leurs échanges verbaux, brefs, limités à l'essentiel. Ses yeux et ses oreilles découvraient Amélie autrement.

De la sage sauvageonne qu'il connaissait, éclatait une rage qui glissait vers un fado capverdien. Les échos cristallins donnaient encore plus de profondeur à la tristesse exprimée.

Amélie était triste. Sa tristesse toucha Max. Il attendit qu'elle se retire pour remonter sur la falaise, de l'autre côté. Il savait par avance les gros efforts qu'il devrait fournir et les bruits qui risquaient de trahir le secret de ce moment où il l'avait espionnée.

Amélie rentra chez elle, étripa les poissons, les lava et se dirigea vers le restaurant pour les vendre.

Amélie remarqua sur la chemise de Max la manche déchirée sur quelques petits centimètres. Il s'aperçut qu'elle avait vu. Elle tendit la caisse de poissons, prit l'argent et se retira rapidement.

En dehors de la pêche, Amélie se promenait entre vert et bleu, ou entre bleu et vert, selon qu'elle se baladait en forêt ou au bord du lac. Les spectacles chaque jour renouvelés, inlassablement, la ravissaient toujours plus. Des aplats aux reliefs, du terne au lumineux, du mono-couleur au pluri-couleurs, tout lui semblait beau. De ces variations infinies, ce qu'elle retenait, ce qui faisait lien entre hier et demain, c'était la ligne d'horizon, comme une ligne continue des jours qui se succèdent, des jours qui s'enfilent au collier de la marche du monde.

Alors, elle se mit à peindre du bleu, du vert, bien sûr, et également du vide, en blanc ou en noir. Elle construisait ses

pinceaux elle-même, à partir de tiges de noisetier et de cheveux, les siens. Très vite, elle en créa plusieurs : des pinceaux serrés et courts, très serrés puis d'autres plus longs et plus souples. Elle peignait après la vente des poissons, toute gorgée de ses vocalises à la cascade, toute imprégnée de sa pêche du matin, et de sa furtive visite à Max.

Alors, elle exprimait de sa main, de son bras, de son corps tout entier ce qui l'habitait. Cette ligne d'horizon la passionnait. Cette ligne qu'on n'atteint jamais, cette ligne pourtant rassurante comme un fil continu d'un jour à l'autre, qui fidèlement vous attend le lendemain.

Oui, cette ligne d'horizon entre bleu et vert était sa sécurité, son seul port d'attache.

Elle peignait sur tout : du bois, du papier, du carton. Elle démarra aussi la peinture sur ses murs. Sa maison gagnait en lumière, elle s'animait.

Amélie s'ouvrait à elle-même par l'entremise de ses vocalises et de sa peinture, toutes secrètes.

Un jour, alors qu'elle descend pêcher, elle entend une voix masculine grave et une mélodie douce. Intriguée, elle continue son chemin et voit Max de dos. Discrètement et comme hypnotisée, elle pose son matériel de pêche délicatement. Elle s'approche et les voilà dos à dos. Leurs voix s'élèvent, bientôt un seul chant complété par l'écho cristallin de la cascade. Dans l'alcôve de la forêt, au bord de cette rivière, le fil de l'horizon est haut entre vert et bleu.

Solen Hélias

TEXTES PRIMES

Lucien

Yvonne et son homme s'affairent dans la cuisine. Leur petite dernière, Monique, regarde le ciel à travers les grands carreaux fixes de la buanderie.

– Papa, je vois que ça bouge tout au loin dans les longs nuages. Je vois comme une petite bille qui grossit, s'exclame-t-elle.

Lucien enfile sa veste bleue de jardin, regarde sa montre et sort. Sur la terrasse, il siffle. Pas comme le sifflotement sur le retour du laminoir. Là, ça fait un murmure doux comme une caresse, long comme un tendre appel, et un pigeon se pose sur son épaule. Vite, Lucien lui retire la bague accrochée à la patte droite et la passe dans le constateur qui attend sans patience sur la table. Monique n'a pas le droit de sortir, elle sait : ne pas faire de bruit, regarder sans trop bouger, et apprendre pour plus tard. Puis, aussi délicatement qu'il peut, ses mains reposent « La Rousse » à proximité de la récompense.

Déjà, le second pigeon s'approche rapidement dans le ciel laiteux au-dessus du quartier où les maisons ouvrières se serrent les unes contre les autres. Il se pose lourdement sur le fil à linge tendu dans le jardin. C'est « Le Noir » ! Lucien descend les marches qui mènent au jardin, le bras tendu vers l'avant, et

l'oiseau quitte le fil pour se poser sur le bras. Lucien rit. Ses deux voyageurs sont rentrés bien vite aujourd'hui.

L'horloge du salon sonne midi.

L'homme est assis sur le rebord du pigeonnier, en haut de l'échelle, les jambes dans le vide, les pigeons sur les genoux. Il les caresse doucement. Les oiseaux roucoulent en bougeant la tête en avant, en arrière. Et ça ressemble à une belle histoire. Au-dessus des toits rouges, l'usine crache maintenant une fumée épaisse qui noircit le bleu du ciel.

- A table ! Le « manger » va refroidir Lucien ! Allez, rentre tes oiseaux ! Et va pas tomber de l'échelle comme la dernière fois. Fais doucement !

C'est que ça parle fort et haut dans le bistrot quand Lucien en franchit le seuil dans l'après-midi, après la sieste. Ils sont tous là, « les colombiers » comme on les appelle sur Rosendaël, du nom de leur passion.

– Alors Lulu, y paraît que t'arrêtes? Tu vas me vendre tes champions ?

Et le copain Marcel d'ajouter en grondant presque :

– Laissez-lui le temps de s'asseoir. Ils sont arrivés quand, ce coup-ci ?

– Bah, un peu avant la fin de la messe, j'ai entendu les cloches de l'hostie quand ça se posait dans le jardin.

– Pffiou…Dieu, c'est bien rapide, encore un coup !

Marcel verse un coup de Primerose dans un verre qu'il tend à son copain et il reprend en chuchotant :

– Ca va te faire du mal d'arrêter les pigeons, Lucien !

Et pour lui-même :

– Moi, ça me bousillerait l'horizon.

– Ouais c'est ça, Marcel, les pigeons…

Lucien cherche un peu ses mots, sa main se met à trembler. Il boit d'une traite la limonade.

– File-moi un petit rouge, Marcel ! et il reprend :

– Les pigeons, quand je les ai sur les genoux, ils me racontent tout ce qu'ils traversent pour revenir à la maison et moi je les crois. Ça me fait sortir d'ici, tu comprends ?

– Ouais que je comprends ça. Avec nos oiseaux, on vole un peu aussi…

– Mes champions, Marcel, je te les confie vu que t'es mon copain. Passe ce soir à la maison, je les préparerai.

Le lendemain après le travail, les ouvriers rentrent en masse du laminoir, les visages noircis par la chaleur des fours et les poumons pleins de saletés qu'ils crachent dans des mouchoirs à carreaux. Yvonne attend son mari dans la cuisine. Il l'embrasse sur le front. Il est encore tout en peine. Il traverse la maison, grimpe l'échelle, s'assoit gauchement sur le rebord du pigeonnier silencieux. Yvonne de son côté reprend son travail de couture. Le silence domestique s'installe ; la femme, les yeux sur son ouvrage, réfléchit. Elle a pris la bonne décision pour son Lucien : il tremble, il tombe parfois ; les pigeons, ça le fatiguait. L'homme, lui, s'assombrit, les yeux dans le vague du ciel bleu brouillé. Les journées filent. Un mois passe. Le club des Colombiers ne voit plus la bicyclette grise de Lucien. Marcel entraîne ses nouveaux pigeons.

Un samedi après-midi, Lucien, alors qu'il ramasse les pommes de terre du jardin, entend les appels répétés de sa petite Monique.

– Papa, papa, viens vite ! Nous avons une surprise pour toi !

Il pose son croc, son sac, s'essuie les mains sur le pantalon. A l'entrée de la buanderie, elles l'attendent. Monique regarde son père avec des yeux brillants.

– Papa, c'est pour toi ! Et elle lui tend une jolie petite cage à oiseau avec un canari tout apeuré à l'intérieur.

– Oh, est-ce que t'arriveras à me raconter de belles histoires, « Le Jaune », vu que t'es derrière des barreaux et que tu connais mieux les mines de charbon * que les grands espaces ?

Lucien saisit la cage, la pose sur la table à côté du constateur. Il sourit faiblement, regarde son Yvonne et sa Monique et les serre tendrement entre ses bras.

– Allez viens « Le Jaune ».

Lucien grimpe l'échelle une dernière fois jusqu'au rebord du pigeonnier et s'installe avec la petite cage sur les genoux.

Là, le canari sautille dans la cage et se met à siffler longuement.

* *Les canaris ont été utilisés jusqu'à récemment comme détecteurs de gaz toxiques dans les mines.*

Sylvain Bataillie

Plan d’attaque

En ce début d’octobre, au lever du jour, les petits furent surpris de voir l’étendue blanche qui avait recouvert notre vallée au cours de la nuit. Je me souvenais de ma surprise et de ma joie lors de cette première expérience à leur âge. La première neige est toujours source de liesse. Quel plaisir de faire ses propres traces dans une couche fraîche et peu profonde ! En cette saison, cela dure peu, la chaleur du soleil encore bien présente en milieu d’automne la fait très vite disparaître.

Mon fils, Tino, curieux et intrépide entraîna ses deux sœurs, Nina et Loula, à le suivre dans ses pas. Je suis fier de lui, il fera un magnifique chef de clan à condition qu’il devienne un peu plus prudent à l’avenir. Mais je ne suis pas trop inquiet ; moi, jeune comme lui, j’étais aussi fou et insouciant.

Il ne fallait pas qu’ils sortent en dehors de la lisière de la forêt. Je devais leur expliquer que cette neige, si attirante soit-elle, peut être un piège. Nous étions trop proches de notre tanière pour laisser deviner notre présence en laissant des traces trop visibles. Maya, ma compagne, aidée de son amie Lola, les fit revenir près de nous. Si ce fut facile pour les deux filles, Tino dut se faire mordiller l’arrière-train pour obéir.

Depuis plusieurs jours avec Max, mon second, nous observions les agissements d'un berger depuis un pic rocheux à la frontière de notre territoire. Ce point haut domine une bergerie sept cents mètres en contrebas. J'avais déjà assez d'expérience pour deviner que l'estive touchait à sa fin. Je n'avais encore jamais visité cette vallée séparée de la mienne par une ligne de crêtes où nulle autre meute n'avait marqué d'urine son passage.

Vers midi, la fine couche de neige commençait à fondre sur la partie herbeuse au-dessus de notre promontoire d'observation. Cela nous permit de nous y poster. Ce que je présumais depuis un moment venait d'arriver. Le berger allait commencer à transporter divers matériels vers le fond de la vallée. Son âne bâté, il amorçait une première descente, accompagné de son chien de travail. Le troupeau resterait au pâturage seulement gardé par un patou. Moment idéal pour agir ; mais inutile de se presser, l'homme ne reviendrait certainement pas avant la fin d'après-midi. Nous devions encore attendre un peu pour que la neige disparaisse.

Je remontais à la tanière, toujours accompagné de Max. Mes trois petits étaient couchés contre le flanc de leur mère, Lola nous attendait debout, la queue levée. Je lui montrais les dents, elle se mit aussitôt à plat ventre. Elle commence, me dis-je, à prendre trop de hardiesse, Maya n'est pas assez ferme avec elle, de plus Brutus a une mauvaise influence sur elle. Je cherchai du regard le reste de ma meute. Chuck et Chico s'avancèrent vers moi dès mon retour, la queue bien entre les jambes mais nulle trace de Brutus. J'interrogeais mes deux omégas qui finirent par avouer que leur compagnon avait franchi la limite de notre territoire à la poursuite

d'un lièvre. Cela mettait en danger le plan que j'avais échafaudé, s'il se faisait repérer. Il était grand temps que je remette les choses au point.

Je devais attendre le retour de l'indiscipliné. Plus le temps passait, plus ma colère devenait sourde. Quand, enfin, il pointa le bout de son museau, sans lui laisser le temps de s'expliquer, je me jetai sur lui et le pris à la gorge, l'obligeant à se mettre sur le dos en signe de soumission. Je lâchais progressivement la prise pour lui permettre de se redresser et se coucher devant moi. Mes grognements lui firent baisser la tête. Sans doute faudra-t-il que je le bannisse un jour du groupe, mais pour le moment j'avais encore besoin de lui.

La position du troupeau était idéalement située en pente. Je détaillais la tactique que j'avais mise au point. Dans un premier temps, Brutus était chargé de se porter au-devant des moutons pour s'approcher du patou, mais sans se confronter à lui. Inutile de prendre des risques. Dès que le chien voudra l'agresser, Brutus prendra la fuite.

Moi, accompagné des deux autres loups et de Lola, nous franchirons également la frontière de notre vallée pour pénétrer sur notre nouveau terrain de chasse. Nous ferons un long détour pour contourner le troupeau et nous poster en aval. Brutus refera son approche plusieurs fois. Cette manœuvre fixera le patou qui s'attendra toujours à un affrontement par le haut.

J'expliquais au reste de la meute que nous irions porter l'attaque par le bas. Maya emmènerait les petits sur le pic d'observation pour qu'ils puissent comprendre notre chasse.

Tous étaient prêts et impatients d'agir. En ce début d'après-midi, à part quelques taches blanches, l'herbe ne porterait pas d'indices de notre passage. Je lançais l'ordre de bataille :

« Maintenant que nous sommes au complet, nous pouvons commencer, Brutus à toi ! »

Michel Cousin

De boite en boite

Comme tous les matins, elle allume son ordinateur, ouvre sa boite mail, consulte les derniers messages. Rien de ce qu'elle découvre ne lui donne envie de s'y attarder. Elle préfère cliquer sur « nouveau message »

D'emblée, elle lui écrit sa pensée du moment. Les mots glissent sous ses doigts, sortent des touches comme de petites bêtes qui n'attendaient que ça. Lui écrire lui procure un bien fou. Elle se demande ce qu'elle préfère : le lire ou lui écrire. Elle se sent reliée à lui par ce fil d'encre qu'est l'écriture, l'écriture qui lie et qu'il lit.

Quand elle lui envoie un message, elle imagine ses mots qui voyagent par-delà les frontières. Avant, les mots prenaient leur temps, ils aimaient se faire désirer. Ils se dessinaient sur le bois et le papier. Ils se posaient délicatement sur une feuille et se glissaient dans une enveloppe, puis sautaient dans la petite boite jaune avant de s'embarquer par train, par bateau et même par avion pour finir dans une autre boite qui pouvait être verte, rouge, de toutes les couleurs et de toutes les formes. Et pendant ce temps, l'autre attendait, surveillait l'arrivée du facteur avec un plaisir savoureux, le plaisir de l'attente.

Aujourd'hui les mots noircissent un document, quittent la boite numérique, glissent le long de fibres optiques, cheveux d'ange de verre, pour plonger dans les entrailles de la terre et naviguer au fond des océans, avant d'arriver dans une autre boite

de réception. Le voyage est un aller simple, direct, sans escale ou presque. Ses mots peuvent traverser la terre à la vitesse de l'éclair et peut-être même de la lumière. Le temps de retour de la réponse se réduit, ainsi que le temps de l'attente et donc le plaisir de cette attente.

Aujourd'hui, elle lui parle de la pluie qui ruisselle et fait de la dentelle sur la vitre de sa fenêtre. Il aime la pluie, et ça, elle le sait et elle lui offre en cadeau cette humidité. Il est loin, au-delà des limites de son imaginaire. Le pays qu'il habite est fait de vent et de poussières. Parfois il lui envoie ce grain de sable par le vent, ce grain de sable qui traverse le désert et les océans pour arriver jusqu'à son pare-brise.

Soudain sa boite de réception affiche « nouveau message ». La magie de la pensée a fonctionné : à l'instant où elle lui écrivait, il lui envoyait un message. Il lui parle, lui, de cette chaleur, moite, asphyxiante. Il rêve de marcher avec elle et de regarder tomber cette pluie ruisselante. L'humidité de la pluie lui rappelle celle du dernier baiser échangé à l'aéroport un soir d'automne. Il lui semble que c'est dans un lointain passé. Il lui tarde de la voir. Cette relation numérique lui pèse, lui qui est dans le concret, les pieds bien ancrés dans le sable. Mais ça, elle le lira plus tard.

Elle pense que les mots doivent être des caresses pour celui qui les reçoit. Alors, elle les soigne, les veut légers et frissonnants comme des plumes. Elle lui raconte sa traversée de l'Aubrac. Des milliers de fleurs sauvages ont émerveillé ses yeux. Anémones pulsatiles, tulipes sauvages, narcisses, jonquilles, orchidées font de ce plateau au mois de mai un véritable tableau impressionniste. Elle lui chante le son du coucou qui l'a accompagnée sur son

chemin, sous l'œil complice des belles vaches des estives. Elle lui confie son sentiment de plénitude lié au fait de poser un pied devant l'autre, et de recommencer chaque jour. La nature l'entourait et elle était cette nature. Elle y retournera car déjà le besoin se fait ressentir, mais pour l'heure elle prolonge ces moments grâce à l'écrit.

Mais au moment du mot de la fin, à l'instant où, après avoir lu et relu son message qui doit le toucher sans le saturer, au moment de cliquer sur la touche magique qui remplace désormais le facteur, son écran devient noir. Plus rien ! C'est la panne, la tuile, le Bug, le non-maîtrisable ! Et ses mots ne traverseront pas l'univers ! Et ses mots n'arriveront jamais dans la boite de réception. Elle ne pourra retrouver ses mots, car de même que l'on ne se baigne jamais dans la même eau, on n'écrit pas deux fois avec les mêmes mots. Ils sont le reflet d'un instant éphémère et unique.

Tout est à refaire.

Emmanuelle Humbertclaude

Black out

Sami, neuf ans et demi, enjambe les corps de ses frères et sœurs encore endormis.

Dans la cuisine, sa maman prépare le repas pour la journée. Elle caresse gentiment la tête de son fils et lui sourit.

– *Où vas-tu présentement ?*
– *Je descends dans la cour, je vais jouer au ballon.*
– *Ne va pas avec les grands !*
– *Non Maman.*

Sami sort et descend les escaliers. Il est très bon en calcul : s'il travaille cette semaine cinq fois pour Saïd, cela lui fera cent couronnes. Si tout va bien, La semaine prochaine il apportera à la maison le poste de télévision qu'il a repéré à TV-Store.

Le travail que propose Saïd, il a toujours dit qu'il n'est pas dangereux pour les petits.

Sami a déjà travaillé pour lui. Il a fait le guet quand le caïd déplaçait des sacs de sport d'une voiture à une autre. D'autres fois, comme aux autres petits, on lui a proposé de porter des paquets au centre-ville, à des personnes qui leur sont indiquées. Facile.

Saïd est caché à l'entrée du parking souterrain. Il envoie le gros Salsedo à la rencontre de Sami.

Il marche bizarrement Salsedo, comme un robot, une jambe après l'autre, toutes droites, parce qu'il est gros. Il remet à l'enfant une boîte à chaussure rouge de Nike, taille 45, scotchée grossièrement. Elle contient un objet un peu lourd.

Il lui indique le bar de la Marine, un café sur le port, il le connait, et lui décrit le destinataire : un homme assez vieux qui porte un chapeau panama, une moustache blanche et une grosse bague rouge à la main droite.

– *Tu sais laquelle est la droite ?*

– *Bien sûr, c'est celle qui tient le pistolet !*

Sa plaisanterie, qui n'est pas de son âge, est accueillie d'un regard noir.

Tout se passe bien pendant le trajet. Il grimpe sur un tram bondé, en tenant avec précaution la boîte sous le bras. Arrivé au port, il repère facilement la terrasse du café de la Marine et le destinataire indiqué.

L'homme à la moustache blanche est habillé d'un élégant costume clair et porte un panama qui le ferait passer pour un sud-américain.

Il a remarqué l'enfant qui porte une boîte à chaussures rouge. Celui-ci regarde dans sa direction avec un peu trop d'insistance.

L'homme se lève et d'un hochement de tête lui fait signe de le suivre. Ils marchent tous les deux sur une distance de deux à trois blocs, puis l'homme ralentit le pas. Des sirènes de police hurlent par intermittence dans des rues adjacentes. Le garçon suit une dizaine de pas derrière lui, en trottinant.

Brusquement Sami est bousculé par un cycliste. La boîte tombe et se défait. Il la ramasse rapidement pour ne pas être

découvert. Il se réfugie dans l'impasse qui s'ouvre en face de lui pour refaire le paquet discrètement. Il retrouvera son client plus tard.

Il est convenu que les destinataires des paquets reviennent à proximité du lieu de rendez-vous une heure plus tard, si les choses tournent mal.

Le pistolet dans la boîte est entouré d'un papier publicitaire du TV-Store sur lequel se trouve la télé qu'il convoite. Il défait délicatement le ruban adhésif pour le refixer plus fermement sur la boîte à chaussure.

– *Eh là, petit ! Qu'est-ce que tu tiens à la main ?*

Il est grand, blond et moustachu. Son uniforme bleu clair est soigneusement repassé. Il porte sa radio noire sur l'épaule gauche. Ses yeux sont cachés par de grosses lunettes noires.

Le soleil derrière lui fait briller le revolver qu'il pointe vers Sami.

Dans ce pays où les parents du garçon ont trouvé refuge après la guerre des 'sept collines', tous les policiers portent un revolver et le sortent très vite dès qu'ils soupçonnent quelque chose d'anormal. Ils appellent cela la Sécurité Publique.

Sami ne sait que faire car il veut à la fois retenir le papier autour de l'arme pour la cacher et rattraper le couvercle qui se dérobe. Il ne peut pas abandonner à cause de la télé.

Il est assis par terre, près d'une grosse poubelle en zinc, et se trouve face au milicien qui avance pas à pas.

Si je reste là, c'est fini. Il va prendre la boîte de Saïd. Fini l'argent et fini pour la télé.

Et il me punira comme il l'a fait pour Ouma. Ils l'ont attaché comme un chien sur le sommet d'un immeuble, sans boire ni manger pendant un jour et une nuit.

Et les claques. Saïd leur avait dit : « les enfants ça ne mérite que des claques. »

Ouma avait été retrouvé le lendemain dans un parc, la bouche en sang, avec six dents de cassées. Sa langue avait été coupée tellement les coups furent violents. Elle avait été recousue à l'hôpital de la Miséricorde, mais il était depuis incapable de parler de manière compréhensible.

Il a été nommé '*Ougnagna'* par ses camarades sans pitié, car c'est à peu près tout ce que le pauvre garçon peut dire maintenant.

Je ne peux pas rester.je vais prendre la boîte, et la télé… Je cours vite. J'étais le plus rapide à l'école du camp. Je vais courir et contourner la poubelle, je serai protégé.

Je pourrai joindre la porte arrière du restaurant.

L'enfant entend grincer les bottes de cuir de l'homme en uniforme qui s'approche. Il ne distingue pas bien son visage en contre-jour, mais il sait qu'il n'a pas changé d'expression.

Sami se redresse en prenant appui sur le conteneur. Il est déterminé et ne tremble pas.

Sa main droite, dans la boîte à chaussure, tient le pistolet, elle est toute moite.

– *Donne, petit.*

– *No !*

Le garçon a crié et jeté d'un geste la boîte en gardant le pistolet à la main. Il est parti en courant vers l'arrière du conteneur pour atteindre la porte de service ouverte.

Il est allongé au sol parmi de vieilles nouilles grisâtres et grasses autour de lui.

Son sang qui se répand lentement est de la même couleur que celui des hommes du monde entier. Sa main serre avec force la publicité qui montre la photo de sa télévision.

C'est un enfant de neuf ans et demi qui gît parmi les détritus. Sa peau est très foncée, comme celle de ses frères et sœurs, comme celle de ses parents venus chercher la paix hors de leur pays des collines noires de l'Afrique tropicale.

Le milicien baisse son pistolet et laisse échapper un juron, sa journée est gâchée.

Olivier Lebesson

Les yeux verts

C'est une brûlure au creux du ventre, son cœur qui bat dans ses entrailles. Tout son corps n'est plus que cette béance. Un liquide tiède et visqueux s'écoule lentement. Elle flotte dans une mare collante et poisseuse. Elle ne comprend pas cette torpeur qui s'empare de son esprit. La froideur de la pierre chauffe à blanc puis se glace soudain. Sa pensée erre sans repères.

La porte ouverte, l'air frais de la nuit. La rue déserte. Les faubourgs. Les clés de la voiture, où sont-elles ?

Le bruit lourd des pas qui dévalent l'escalier. La maison endormie qui frémit.

Le tremblement incontrôlable. Ne pas se retourner. Après les faubourgs, l'aéroport. Mon sac, où est mon sac ?

Puis la fulgurance du coup de poignard.

Les arbres se disloquent sur la route qui file, et les avions dans le ciel tournoient de plus en plus vite jusqu'à devenir de petits points phosphorescents.

Elle entend sa tête cogner le sol comme une citrouille qui éclate. Mais les hurlements, elle ne les perçoit plus, les vociférations se perdent dans les circonvolutions de son cerveau. Elle n'est plus qu'une voile qui flotte au-dessus de la mer étale, la mer qui l'attendait dans sa pure transparence, la mer promise, matrice de sa renaissance.

Elle se laisse aller en apesanteur jusqu'aux confins du réel. Des lagons émeraude se strient d'orangés et de rouges de soleils qui ne cessent de s'élever et de redescendre à un rythme régulier. Est-elle déjà arrivée à destination ?

L'ambulance fonce sur le périphérique. Dans cette nuit sans lune, noire, inquiétante, la ville est déserte. Tous les rêves, les désirs, les illusions se sont barricadés au fond des chambres, et la sirène qui vrille le silence alerte du danger qui peut rôder, imprévisible.

Elle glisse lentement vers l'inconscience. Elle oublie la vie qui défile en accéléré. Que la mort est douce ! Enfin se reposer.

Une blancheur immaculée l'aveugle. Une lumière éblouissante perce sous ses paupières si lourdes qu'elles lui semblent lestées de plomb. Sa conscience est hors du temps et hors de l'espace. Son corps repose-t-il vraiment sur quelque chose ? Des bruits sourds et réguliers mêlés à de profonds soupirs lui parviennent. Elle n'arrive pas à bouger. Une matière rigide l'enserre, son bras est lourd le long du corps.

Et brutalement les souvenirs se bousculent : les années passées, l'avant, l'après stoppé dans son élan. L'espoir arraché et jeté aux ordures. L'amour propre piétiné. L'anéantissement mental... La résistance aux coups qui pleuvent pour un oui pour un non. Alors, dans sa tête, pour se soustraire à la violence, les images d'un bonheur possible, loin, très loin, au-delà des frontières de son quotidien.

Tout défile soudain sur les murs de la chambre d'hôpital. Tout cela est si irréel et cependant si vrai qu'elle réalise qu'elle est en vie, qu'elle est à nouveau en vie.

Pourquoi encore survivre ? A quoi bon ? Pourra-t-elle un jour quitter cette prison ? Arrivera-t-elle à oublier l'emprise de ses beaux yeux verts ? Ces yeux qui l'ont rendue captive à jamais. Les yeux de rives inconnues où des poissons d'or frétillent gaiement. Les yeux d'un amour absolu d'ogre jaloux et sanguinaire. Tu es unique et tu m'appartiens.

Mais elle voulait s'évader vers d'autres univers qui se nomment convivialité, camaraderie, amitié. Elle avait poussé la porte d'une contrée jusque-là méconnue, on l'attendait au coin de la rue.

Dans cette nouvelle chambre d'hôpital, elle est terrorisée. Les yeux verts apparaissent sur le mur en face de son lit, des yeux de lave incandescente et mortelle. Des yeux immobiles qui la fixent sans ciller et la pourfendent comme le poignard sur le perron quand l'air pur du dehors a pénétré la maison.

Elle se souvient des premiers temps, de l'amour naissant, des mots tendres, des paroles d'un bel avenir. Les verbes, les adjectifs défilent à ses oreilles, puis deviennent discordants et grincent en onomatopées stridentes ; et soudain les yeux la fixent. Les mains caressantes sont maintenant des masses qui vont s'abattre, des battoirs gigantesques, boum, boum, boum... ça ne s'arrête pas. Ne pas bouger, devenir invisible, ne pas faire de bruit, raser les murs. Ne me parlez pas, ne me regardez pas ! S'il vous plait, je ne suis rien !

La fenêtre est close. A travers la vitre, les arbres étreignent de leurs branches tordues leur feuillage tremblant. A travers ses yeux embués, elle voit de tentaculaires excroissances. Les yeux menaçants ont maintenant des bras noirs qui s'agitent dans tous

les sens et essayent de l'agripper. Le plafond ondule, se déforme et s'effondre sur sa poitrine. Elle étouffe.

Il faut que je m'en aille, où sont mes vêtements ? Je vais rater mon avion !

Les lames acérées des yeux la narguent, éructent. Il n'y a pas d'ailleurs, il n'y a qu'ici. Elle reste immobile, les bras emmêlés dans la toile d'araignée des tubulures. Les limites de la réalité sont ténues, elles ne tiennent qu'à un fil. Son esprit sombre dans l'irrationnel et s'éloigne.

On m'attend là-bas.

Une voix éthérée annonce son vol. Le sable doux et chaud l'enveloppe déjà, le sable doré des rivages rêvés. L'espoir tape aux carreaux, essaye encore de les traverser, il est décidé à la libérer, il lui susurre, blotti au creux de son cou, les mélopées lointaines, mais il est repoussé par le désespoir. Tout autour les yeux d'obsidienne, aiguisés comme des rasoirs, lancent des éclairs foudroyants et tournoient en une bacchanale effrénée.

Une pluie soudaine cogne contre les vitres. Les coups sourds résonnent dans son corps comme sur une peau tendue. C'est sa main qui s'agite et son cœur qui s'emballe dans une bulle opaque qui l'étreint. Attendez ! Voici mon billet ! Laissez-moi passer la frontière !

Elle est morte au petit matin.

Brigitte Lion

Frontières

Le soir tombe sur Port El Kantaoui, la lumière de ce mois d'août reste empreinte des tons de l'arc-en-ciel où le violet se mêle au bleu dans une irisation de vert pastel et de jaune intense. Une langueur s'empare du petit port de plaisance et les voiliers tanguent imperceptiblement dans l'attente de la foule qui tout à l'heure envahira les quais jusqu'à l'aube. Dans les maisons de la mer peintes en bleu et blanc, l'été s'est écoulé dans une épaisseur moite, et la chaleur écrasante semble abolir le temps.

Étrangère de retour dans son pays d'origine, Klara rêve et cherche dans sa mémoire, par touches brèves et lancinantes, son enfance.

Pas loin, mais dans une autre vie, ou dans la même mais si différente, elle a appartenu à ce monde de senteurs, de couleurs, de sons, et tout se met soudain à vibrer dans sa tête et dans son corps. Dans son ardeur à revendiquer la dignité de tous, elle n'avait pas envisagé que le même peuple tunisien pourrait à ce point l'oublier et ne plus savoir, des années plus tard, qu'elle et ses ancêtres avaient vécu pendant des siècles dans ces lieux.

Une rougeur lui monta au front, elle devait très vite aller revoir sa maison natale pour authentifier ses racines, se dire que non, ce n'était pas un leurre, c'était bien là qu'elle avait ouvert les yeux sur le monde. Sousse-Hadrumète lui sembla différente, étrangère,

tant le tourisme l'avait étirée en longueur, lui retirant ce cœur qu'elle connaissait si bien.

Des chants et des danses de sa jeunesse s'engouffraient en elle et des couples dansaient avec frénésie devant ses yeux clos. Mille détails revenaient, les robes à la mode des années 60.

Le vent devenait plus doux, caressant le visage et les cheveux de Klara qu'une fine pellicule d'embruns avait mouillés. L'odeur mêlée du jasmin et de la fleur d'oranger se répandait sur cette place où le temps semblait se fondre dans un présent sans repères, à l'intérieur duquel le passé se glissait doucement, un temps sans frontières.

Elle resta immobile, frappée par l'aspect délabré, mais en même temps irréel, de cette maison à l'architecture turque, avec son unique balcon de fer forgé renflé. Elle revoyait sa mère, dont les grands yeux bleus brillaient sur un visage légèrement hâlé, Emilia, entourée d'une nuée d'enfants qui riaient. Elle entendait son père lui demander avec tendresse si elle avait bien réussi ses examens, et son frère et ses sœurs qui voulaient l'entraîner vers l'Avenue Bourguiba.

« Ils sont tous loin maintenant » ajouta-t-elle péniblement.

Revenue à Sousse, ancien port d'Hadrumète au sud d'El Kantaoui, Klara comprit que sa « recherche du temps perdu » se dissolvait dans une histoire qui ne serait désormais plus la sienne. Klara vivait brutalement dans l'Histoire des Autres.

Sonia Marec

Fuite en avant

Il court, droit devant, avec l'énergie du désespoir.

Son grand frère tient sa main dans la sienne, serrée comme un étau.

Ils courent et, derrière eux, le bruit des bottes chaque fois un peu plus proche.

Depuis que les mères défilent sur la place de Mai, ici la junte et ses sbires sont devenus fous, ils intensifient les arrestations, les tortures comme pour conjurer le risque de voir leur règne s'achever.

Comme une machine qui s'emballe et qu'on ne peut plus arrêter.

Quelques minutes plus tôt, son frère et lui se sont laissés surprendre à distribuer des tracts et, depuis, ils courent pour tenter d'échapper à la meute qui les poursuit.

Près de lui, le souffle de son frère devient plus bruyant, heurté, presque sifflant. Tout à coup, il est projeté en avant par une violente poussée, sa main est soudain libre tandis que son frère hurle : va, sauve-toi, pars ! Ne te retourne pas.

Il voudrait protester mais les mots s'étouffent dans sa gorge tandis que ses jambes font ce que son esprit se refuse à accepter. Derrière lui, les bottes ont rejoint son frère, il entend les hurlements, la violence, les coups, il court à s'en faire éclater les poumons…

Il se dressa dans son lit en sueur. Des années que ce rêve le laissait en paix et voilà qu'il revenait maintenant le hanter chaque nuit.

Malgré tous ses efforts, toutes les portes auxquelles il avait frappé, il n'était pas parvenu à savoir où ils avaient conduit son frère.

Il n'avait plus jamais rien su de lui.

Au lycée, où il avait essayé de retourner en classe, la directrice l'avait pris à part dans son bureau : "Ils sont venus enquêter sur toi, ils te cherchent, si tu peux, quitte le pays, ou ils finiront par te prendre."

C'est à partir de ce jour qu'avait commencé sa "drôle de vie de chien" comme il l'appelait. Après être passé chez une amie déposer quelques maigres papiers de famille, des lettres, des photos, il s'était mis en route vers le sud pour tenter de franchir la frontière vers l'Argentine.

À quatorze ans, sans papiers, presque sans argent, une gageure.

Très vite il avait acquis quelques réflexes : éviter les grands axes, dormir dans les cimetières, les lieux désaffectés… Quelquefois, très rares, il se risquait à frapper à la porte d'un habitant, il y trouvait parfois le gîte et même le couvert, un repas chaud. Mais la plupart du temps, sa vie se résumait à l'errance, petits boulots, nourriture sommaire, nuits à ciel ouvert lorsque la météo le permettait.

Il survivait.

Pendant un temps, à *Bariloche*, il avait fait une halte. Des moines l'avaient accueilli dans leur monastère, il leur servait de factotum, maçonnerie, menuiserie, jardinage… Mais l'océan lui

manquait, sa plénitude, le sentiment qu'un ailleurs plus clément était possible.

C'est tout au moins ce qu'il s'était dit.

Alors, il avait mis le cap sur *Bahia Blanca*. Dans la petite ville en plein essor, le travail ne manquait pas. Il s'était même mis en ménage avec une femme, mais lorsqu'elle s'en était allée, lassée d'être aux côtés d'un homme à qui elle reprochait d'être comme absent de lui-même, il n'avait pas résisté à nouveau à l'appel de la route.

Il vivait depuis plus d'un an à Montevideo quand cet article l'avait cueilli.

On y parlait des disparus de la dictature chilienne. Du combat semé d'embûches de leurs familles pour savoir où la junte les avait fait disparaître, du désintérêt des gouvernements successifs pour la poursuite des criminels.

Au milieu de leurs portraits, éparpillés devant le Palais présidentiel à *Santiago*, la photo de son frère.

Il avait dû s'assoir, terrassé par quelque chose qui semblait s'ouvrir en lui comme un mur se lézarde.

Quelqu'un, à des milliers de kilomètres de là, continuait à chercher son frère et lui vivait ici comme s'il n'avait jamais existé.

Lui, pendant près de 30 ans, avait tout tenté pour l'oublier, fuyant chaque fois un peu plus loin, comme si la distance pouvait anéantir le chagrin, la culpabilité de se sentir en vie pour n'avoir pas su dire non lorsque son frère l'avait littéralement balancé vers l'avant pour l'obliger à fuir.

Comme si les souvenirs pouvaient finir par se déliter dans l'espace.

À cet instant, il avait soudain compris qu'il n'avait jamais cessé de courir, toujours plus loin, comme ce jour où son frère avait lâché sa main.

Alors, le rêve était revenu, toutes les nuits depuis un mois. Et cette fois, il n'était pas parvenu à le verrouiller.

En se levant ce matin-là, il sut qu'il devait rentrer.

Il rassembla ses affaires, qui se réduisaient à peu de chose puisqu'il était toujours en partance, alla prévenir son patron qu'il ne reviendrait pas et prit la route, en stop, car il lui fallait du temps pour éviter la collision de plein fouet avec ce passé qu'il n'avait cessé de fuir.

Dès son arrivée, il se rendit chez Juana. En le voyant sur le seuil de sa porte, elle lui toucha le bras pour s'assurer qu'il était bien vivant, puis elle le fit entrer et ils parlèrent, toute la nuit.

Lorsqu'il la quitta, au petit matin, il savait qu'elle venait de le rendre à lui-même et que toutes ses années d'errance n'avaient été que le chemin pour parvenir à ce moment de renaissance.

Sa vie, enfin, venait de trouver un sens et un but. Il allait rester, se joindre au combat des familles de disparus et écrire, témoigner de leur quête pour que personne n'oublie.

Jamais.

Michèle Marsala

Le cœur en miettes

Attention, il faut y prendre garde. Certains mots, certaines phrases peuvent faire mal à un enfant. Mais ça, ma mère n'en avait cure.

– Ce qui est le plus chiant avec les mômes, disait-elle, c'est qu'entre le moment qu'on les met au monde et le moment qu'ils foutent le camp de la maison, faut attendre une éternité !

Elle a toujours eu la fibre maternelle chevillée au corps, ma chère maman !

Alors un jour, j'ai décidé de lui faire plaisir et de précipiter le mouvement. Je rêvais de pays chauds, d'horizons exotiques, sans savoir exactement lesquels. J'étais jeune et le monde n'attendait que moi. J'en étais certain. J'avais une furieuse envie d'aller voir ailleurs. Un matin, plutôt que de prendre la direction du collège local pour lequel je n'éprouvais qu'un intérêt très limité, j'ai taillé la route, tout simplement. Comme un vrai routard. Je ne me souviens plus de quelle route c'était, sans doute une

départementale. Là où on habitait, c'était tellement paumé qu'il n'y avait que des chemins vicinaux ou, au mieux, des départementales. Et encore, des petites ! Mais je m'en foutais, pour moi c'était le chemin vers la liberté. C'était le principal. Une chanson de l'époque disait que l'important c'était de « filer droit devant sans se retourner ». C'est ce que j'ai fait.

J'ai connu soudain la griserie de la liberté, le sentiment d'exister et le bonheur d'être enfin maître de mon destin. J'ai marché longtemps. Le premier soir, quand la nuit est tombée, je n'ai rien trouvé comme abri. J'ai continué mon chemin sous la pluie. Pas pour longtemps, hélas ! Mon sentiment de liberté a été assez éphémère. A l'entrée d'un village, je suis tombé sur une patrouille de flics. Evidemment, ces messieurs se sont tout de suite intéressés à moi. Ce n'est pas que je sois particulièrement attractif, mais c'est vrai qu'un gamin de treize ans qui se balade la nuit sur une route déserte, ça peut inciter à poser des questions. C'est ce qu'ils ont fait. Il faut croire qu'ils n'avaient vraiment rien à foutre pour m'en poser autant. Remarquez, ils n'ont pas été déçus. Pour mon âge, j'ai pas été trop coopératif ! Je leur ai bien pourri leur petite soirée en amoureux, aux deux pingouins. C'est comme ça que je suis revenu à la case départ.

Quand elle m'a vu débarquer du fourgon, j'ai cru que ma mère allait tourner de l'œil. Faut la comprendre. Elle croyait, la pauvre, être débarrassée une fois pour toutes de son rejeton et voilà que deux crétins en uniforme le lui ramenaient, le sourire aux lèvres. Vous avouerez, qu'il y a de quoi déprimer.

– Pas possible d'être aussi con et de se faire choper ! elle a dit, ma mère.

Elle a pas voulu en savoir plus et elle est retournée se coucher. Faut croire qu'elle était trop fatiguée… ou trop émue de me revoir. Nous en sommes restés là.

Mais il m'en fallait plus pour renoncer. Mon idée d'aller voir ailleurs tenait toujours plus forte de jour en jour. J'ai attendu le moment propice avant de pouvoir repartir. Pour passer le temps, je suis entré par curiosité en centre d'apprentissage, section boucherie. J'avais, paraît-il, un avenir tout tracé devant moi. Vachement palpitant. J'ai décidé de ne faire dans cet établissement qu'un passage rapide et de n'y déranger personne.

La vie a donc repris son cours, sans un mot, un peu plus terne qu'avant. Et lentement, imperceptiblement, le quotidien, la routine, la lassitude l'ont emporté. Il y a eu entre nous, comme qui dirait, une légère éclipse des sentiments. Il faut bien avouer que nous n'avions plus grand-chose à échanger. Nous nous étions déjà tout dit. Ça a duré comme ça encore un peu. Elle a continué à vieillir sans me voir et moi à tirer des plans sur la comète. Un jour j'ai constaté qu'il n'y avait plus rien entre elle et moi et que l'éclipse des sentiments était totale. Définitive ! J'ai su que le moment était arrivé.

Le matin de mes dix-huit ans, je suis allé au tabac du coin lui acheter ses Lucky Strike, comme d'habitude. Quand je suis revenu, elle dormait encore. J'ai refermé sans bruit la porte de sa chambre. En passant par la salle à manger, je me suis arrêté un instant devant la seule photo de nous deux qui existait et qui trônait fièrement sur le bahut. J'étais tout môme. Je devais avoir deux ans. Elle me tenait dans ses bras et semblait heureuse. Elle était jeune, elle souriait. J'ai retiré la photo de son cadre et l'ai

emportée avec moi. Après quoi, j'ai pris le large pour de bon. De la départementale je suis passé directement à la nationale puis, sans problème, à l'Autoroute du Sud. A l'arrivée, il y avait un port. J'ai embarqué en douce. Et ce coup-ci, j'ai pris le large pour de bon. J'ai tout laissé derrière moi…Je ne suis jamais revenu dans la maison du canal. Mais par-delà les frontières, je continue à penser à elle et à lui écrire.

Elle n'a jamais répondu à mes lettres.

Bernard Marsigny

Joliette en joëlette

Chris est en nage. Vingt minutes qu'il est devant, à tirer les deux bras de la joëlette sur l'étroit sentier. Il lance à sa passagère :

– Alors, jolie princesse, la chaise à porteur de Madame est confortable ? Pas trop incommodée par les cahots ?

Sélène rit. Sa position est tout, sauf avantageuse. Les secousses ébranlent l'engin à une roue. Malgré le fauteuil et les amortisseurs, son corps blessé encaisse. Avec Sébastien qui, à l'arrière, s'assure de bien maintenir l'équilibre de l'équipage, les deux hommes font de leur mieux. Mais ils ne sont pas comptables des pierres, des montées, des virages. Le trajet la fatigue vite. Elle ne se plaint pas. Une sacrée équipe quand même. Quarante pour en accompagner quatre.

La jeune femme aime bien Chris. Il a l'humour facile, un peu second degré parfois. Mais il la fait rire. Et puis c'est un beau garçon. Surtout, il lui parle et la regarde normalement. Il y en a tant qui ne savent pas se comporter avec une personne en situation de handicap.

Au fond, c'est vrai qu'elle est comme une princesse. Les autres marcheurs qui la croisent lui envoient, qui, un sourire, qui, un petit salut de la main, qui, un compliment. Ce n'est pas désagréable. Et puis, elle a droit au titre de marcheuse. Ce n'est pas comme si elle ne fournissait pas d'effort. Elle voudrait bien voir dans quel état ils seraient à se faire secouer en permanence.

Surtout que la journée est longue. Lever à sept heures pour la toilette, le petit-déjeuner, départ avec les accompagnateurs en véhicule adapté pour rejoindre les autres au point de rendez-vous, installation sur la joëlette… De 8 à 12 km de marche par jour en moyenne. Retour en car pour rejoindre le camp si l'étape ne s'y est pas terminée.

Sélène apprécie également l'après-midi au cantonnement. Il y a tant de choses à regarder. Les accompagnateurs s'activent entre la lessive, les animations, les toilettes, les repas, la vaisselle, les tentes à monter. Elle les aime tous. Mais le plus sympa, c'est Max le cuisinier. Pour les pique-niques, il n'oublie jamais d'ajouter des cornichons dans son sandwich.

C'est sa troisième année sur le Chemin de Saint-Jacques. Dans quelques jours, elle passera la frontière vers l'Espagne. C'est génial.

Mais aujourd'hui, Sélène est contrariée. Ce n'est pas la chaleur. Pas les cahots du chemin non plus. Non, aujourd'hui, Sélène a croisé deux hommes, des Noirs. Deux jeunes, sales, les habits déchirés. Ils n'avaient rien. Pas même un sac. Ils marchaient, mais dans l'autre sens, vers le nord. Ils avaient l'air épuisés.

Les valides lui ont dit que c'étaient des MNA, des Mineurs Non Accompagnés. Sélène, elle, c'est une PMR, une Pèlerine à Mobilité Réduite. C'est drôle d'appeler les gens comme ça, par des acronymes. Les MNA ne passaient pas par-là avant. Sélène s'est demandé par où ils passaient d'habitude.

Ce qui l'a gênée, c'est que ni Chris ni Sébastien ne leur ont parlé. Elle n'a pas vu leurs visages. Mais elle le sait, elle le sent ; ses deux amis ont détourné les yeux quand ils ont croisé les MNA. Sélène, elle, les a regardés. Elle leur a souri. Eux aussi lui ont souri. Elle aurait bien voulu discuter. Mais c'était trop tard. Ils se sont juste croisés, comme cela, ffuuit, le temps d'un éclair dans la nuit.

Sélène s'en veut. Ils avaient faim. Cela se voyait sur leurs figures. Ils avaient beau être noirs, leur peau était grise. Comme les SDF dans la rue.

Sélène s'est sentie proche d'eux. C'est dur d'être une PMR. Elle s'est demandé si ce n'était pas encore plus dur d'être un MNA. Alors elle a eu un peu honte, honte d'être une princesse portée sur le chemin.

Le soir, elle a essayé d'en parler. Les sourires étaient embarrassés. On lui a expliqué qu'ils venaient d'Afrique. Ils avaient fait un long chemin, traversé de nombreuses frontières. Ils prétendaient venir de pays en guerre mais certains quittaient leurs parents pauvres ou étaient l'enfant en trop. Parfois, ils étaient majeurs. Ils vivaient des choses très dures dans leurs périples.

Sélène a demandé pourquoi on ne les aidait pas. On lui a répondu qu'il y avait des associations, que c'était un problème compliqué, qu'on ne pouvait pas aider tout le monde…

Alors Sélène a réfléchi. Il y a deux soirs, ils avaient chanté lors d'une veillée. Elle aimait bien la chanson de Brassens : « Elle est à toi, cette chanson. Toi, l'hôtesse qui sans façon, m'as donné quatre bouts de pain ».

Elle n'a dit à personne, sauf à Max le cuisinier, qu'elle avait eu un peu faim le midi. Il lui fallait un sandwich supplémentaire. Il a ri et lui a répondu que la marche ça creusait.

Le lendemain, sur le chemin, elle était très attentive. Elle a guetté, elle a espéré. Mais elle n'a pas vu de MNA. Peut-être avaient-ils pris un autre chemin ? Elle était triste. Depuis sa rencontre, son voyage n'était plus tout à fait le même.

Puis, soudain, au détour d'un buisson, il était là, juste devant la joëlette. Un très jeune homme, seul. Il marchait vite, le regard baissé. Elle a voulu l'apostropher, mais c'était trop tard, il était déjà passé. Alors Sélène a crié. Chris et Sébastien se sont arrêtés, se sont inquiétés. Le garçon noir s'est retourné. Elle lui a fait de grands signes : « Venez, venez ! »

Surpris, il a hésité. Mais elle a insisté : « Venez ! » Lorsqu'il s'est approché, elle lui a souri et l'a interrogé sur son prénom. À sa réponse, elle a déclaré que c'était un joli prénom et lui a énoncé le sien. Puis elle lui a demandé s'il avait faim et il a fait oui de la tête. Alors elle lui a donné ses deux sandwichs. Et même sa gourde.

Elle avait aussi une coquille accrochée à son sac. Elle a dénoué la ficelle… Elle a fait signe à l'adolescent de se pencher et lui a mise autour du cou. Il avait l'air étonné. Et content.

Il a juste dit merci, puis il est reparti.

Sélène l'a regardé. Quand il s'est retourné, elle a soufflé sur sa main pour lui envoyer un baiser.

Jean K. Sainfort

Quête transatlantique

Mes longues jambes ont du mal à refaire circuler le sang correctement. Après ces heures écoulées dans cet avion transatlantique, le vent glacé extérieur est un étranger qui m'accueille avec rudesse. Dans le taxi jusqu'à mon logement, le chauffeur redouble d'effort pour me réveiller : « vous avez passé un bon vol ? d'où arrivez-vous ? que venez-vous faire ici ? » Encore embrumé par l'absence de sommeil et le décalage horaire, mon esprit ne semble pas vouloir collaborer à la conversation. Je colle mon nez à la fenêtre, en espérant pouvoir connecter à cette nouvelle réalité : ça y est, un nouveau chapitre peut commencer. Des quatre-voies aux feux de circulation suspendus, des immeubles à l'architecture inconnue. Des horizons larges, des avenues interminables, des gratte-ciels et des reliefs inédits.

La maison devant laquelle se gare mon chauffeur me surprend. C'est donc là que je vais passer l'année à venir. Une vague cabane, en bois peint, entourée d'un jardinet clôturé par des planches en bois. J'y suis accueillie par une quarantenaire blonde, en vêtements de sport. Elle fait signe au chauffeur de ne pas s'en aller, traîne derrière elle une valise à roulettes et son chien élancé, aux grandes boucles caramel. Elle débite, dans un anglais rapide et typique, des consignes vagues sur ma chambre, la vie en communauté, les charges. Elle me confie un plan de la ville et quelques pièces de monnaie pour un ticket de bus, avant de me donner rendez-vous dans quelques semaines.

Aucune circonstance inquiétante ne m'a menée à faire ce choix de m'éloigner de tous mes repères : après tout, c'est ce que font des milliers de personnes chaque année. Des étudiants en échange à l'étranger, partis pour un semestre, ou une année, découvrir une autre culture, s'imprégner de nouvelles façons de vivre. D'autres, plus téméraires, en font l'aventure d'une vie : nomades pour toujours, au milieu d'une arrivée et d'un départ. Pour ma part, j'ai juste décidé de prendre une année sabbatique, respirer loin de ce qui était devenu trop connu.

Un jour, je me suis réveillée, et je ne supportais plus rien. Les objets qui composaient mon quotidien, mon métier, les conversations du lundi matin à la machine à café avec les collègues. J'ai cherché pendant quelques semaines quelle était l'origine de ce vide que je ressentais. Manque de magnésium, de vitamine D, problème de thyroïde, besoin d'activité physique, rien ne semblait expliquer mon état. Mon esprit s'était asséché. Après avoir visionné un reportage sur les montagnes Rocheuses, une nuit d'insomnie, j'ai finalement acheté un billet aller pour cet endroit reculé dans les terres canadiennes, où je n'avais jamais mis les pieds. Sous la couette, la première nuit de ce début d'aventure, je frissonne. Est-ce le choc de la température, ou l'excitation des moments à venir ?

L'acclimatation prend un temps variable selon les individus - en fonction de leur motivation, leur curiosité, les rencontres qu'ils font. Le critère essentiel peut résider dans la connexion avec un réseau de connaissance, ou dans l'inscription dans une activité professionnelle. La méthode importe peu : après trois mois, on

peut savoir si votre nouvelle vie grandit en vous, ou vous éloigne de vous-même.

Près de six mois ont passé, et nous sortirons bientôt de l'hiver. Les randonnées de fin de semaine forment, avec les pintes accompagnées de pain à l'ail, une nouvelle forme de routine dans laquelle je m'inscris. Ma nouvelle amie Gabriela tente de m'expliquer sa théorie sur ses amis de passage alors que nous marchons dans une forêt enneigée. Après deux heures de marche, nous débouchons enfin sur la promesse de cette randonnée, un lac aux couleurs turquoise, entouré de pics glaciaires. La condensation de nos souffles dans l'air aux Celsius négatifs crée un nuage brumeux devant nos bouches. Nos joues rouges se gonflent de nos sourires. De retour à la civilisation, attablées devant un chocolat chaud et une pâtisserie à la cannelle, Gabriela me demande ce que je suis venue chercher ici. Incapable de répondre sur le moment, je me plonge dans l'observation des tourbillons formés par la cuillère dans mon chocolat crémeux.

Il fait déjà nuit quand nous rentrons en ville, accueillies par les multiples lueurs des appartements en bordure de ville. Gabriela sommeille du côté passager. Je la dépose chez elle avant de reprendre la voie rapide pour retrouver mon appartement et ses repères devenus familiers ; ma colocataire et sa dernière lubie de ne boire que des jus verts, le chien joueur, nos séances de yoga du dimanche matin. J'écoute d'une oreille distraite une station radio locale, la présentatrice annonce une chanson de La Féline. La voix éthérée de la chanteuse s'installe dans l'habitacle, balancée par la boîte à rythmes et les sonorités synthétisées. "J'suis perdue dans la forêt / de tes grandes espérances / Je te vois

t'éloigner / Adieu l'enfance", ma gorge se serre. Je repense à ce que j'ai laissé derrière moi en partant ici : ma famille, mon travail passionnant, mes amis de longue date. Tout ce que j'avais imaginé indispensable au bonheur, une stabilité qui rimait avec normalité.

A seulement quelques blocs de ma nouvelle maison, je m'arrête sur le parking d'une station-service. La phrase de Gabriela me revient à l'esprit. Qu'est-ce que je suis venue chercher ici ? Les bordures de route enneigées, les balades vivifiantes et les soirées sous les grosses couvertures ne sont qu'une partie infime de la réponse, je le sais depuis mon arrivée. Depuis quelques mois, un nouvel espace mental s'est ouvert en moi. Un lieu dans lequel personne n'a connu mon enfance, mes espérances, mes craintes. Un espace où je suis indéfinie, une personne qui se crée un peu plus au fil de ses expériences vécues. "Maintenant j'en suis certaine, tu ne reviendras pas ; j'en suis certaine, je ne pleurerai pas pour toi." La personne que j'ai été a disparu désormais. Ma nouvelle vie est mon présent et mon futur.

Lorenza Vincent-Lesbatz

QUELQUES MOTS…

…SUR L'ASSOCIATION

Compostelle 2000, une association dynamique

Compostelle 2000, est une association au service du pèlerin.

Créée à Paris en 1998, elle apporte aide et conseils à l'aller comme au retour aux pèlerins en partance pour le Chemin de Saint-Jacques de Compostelle.

Au siège de l'association, 11 rue Hermel Paris 75018, une équipe de bénévoles ayant effectué le Chemin est à l'accueil les lundi, mercredi, vendredi et samedi.

Depuis sa fondation, plus de cinq mille personnes ont été membres de l'association, qui compte près de quatre-cent-cinquante adhérents, pour la plupart originaires de l'Ile-de-France.

Compostelle 2000 propose des rencontres « avant chemin, préparation sac à dos », et un accompagnement du pèlerin au départ de Paris lors de sa première étape. Et ceux qui ont marché

longtemps peuvent se retrouver lors d'un weekend de réflexion et de partage appelé « après chemin ».

C'est aussi chaque année, pendant quinze jours, la possibilité pour les personnes à mobilité réduite (PMR) de partir sur le chemin de Saint-Jacques, accompagnées en « joëlette ». Quatre groupes ont déjà cheminé. Le dernier, parti du Mont-Saint-Michel, est parvenu cette année à Compostelle par le Camino del Norte.

Compostelle 2000 c'est aussi le balisage du Chemin de Compostelle en Ile-de-France, des randonnées organisées fréquemment et de nombreux ateliers ouverts à tous les adhérents : écriture, photographie, balade-croquis-carnet de voyages, peinture. Les participants à ces ateliers, exposent plusieurs fois dans l'année leur travail au siège de l'association.

Par ailleurs, Compostelle 2000 propose des rencontres thématiques et des conférences co-organisées au Forum 104, rue de Vaugirard, ainsi que la publication de guides.

Compostelle 2000
11 rue Hermel, 75018 Paris
Tél : 01 43 20 71 66
e-mail : compostelle2000@orange.fr
Site Internet : www.compostelle2000.org

LES PLUMES DU CHEMIN

Recueil de nouvelles 2023

La persévérance d'un jeune Maghrébin venu tenter sa chance comme acteur de théâtre à Paris… Le courage désabusé d'une personne âgée voulant savourer les derniers cadeaux de l'existence et se faire légère comme le pistil des fleurs… La quête d'un vieux Japonais venu chercher une dernière lueur d'humanité sur le Chemin de Saint-Jacques…

Ce recueil réunit quatorze des meilleures nouvelles reçues en réponse au concours organisé par Compostelle 2000 sur le thème « Par-delà les frontières ». Le palmarès, nécessairement subjectif, révèle la grande diversité des textes reçus. Que l'ensemble des participants soient remerciés pour leur contribution et pour avoir franchi, en soumettant leurs textes, la frontière de l'ouverture aux autres.

L'atelier d'écriture de Compostelle 2000, Les Plumes du Chemin, est animé par Danièle Tournié (voir l'Introduction). Les activités de l'association sont présentées à la fin du recueil.

6 €